

Chapitre 1

L'arrivée

Un matin d'automne, le long courrier Abidjan-Toulouse se pose sur l'aéroport de Blagnac. À moitié endormis, les passagers descendent sur la passerelle. Isabelle adresse un pâle sourire aux hôtessees qui disent « bon séjour ». Sachant que personne ne l'attend, elle ne se presse pas au contrôle de police pour présenter passeport et bagages à main. En bandoulière, elle porte un sac percé de trous d'aération qui contient son chihuahua, passager clandestin car Isabelle ignore qu'une autorisation du commandant de bord est indispensable pour que l'animal voyage en cabine. Pourtant, lorsque le petit chien docile eu le droit de sortir son museau, l'hôtesse de l'air n'a pas émis de remarque sur sa présence, elle a même proposé :

– Veut-il de l'eau, le petit chien ?

Isabelle n'était pas la seule en infraction puisque une passagère lui avait montré la tête de son chat dépassant d'un sac, une autre, des canaris dans une cage dissimulée sous un foulard.

Après une longue queue, son tour vient et le fameux sac passe au détecteur. L'agent, épouvanté en voyant un squelette sur l'écran interroge :

– Qu'y a-t-il dans ce sac ?

– Mon chien.

– Mais il ne fallait pas l'exposer aux rayons X, c'est dangereux !

Ceci dit, elle va récupérer les bagages qui sortent au compte goutte avant de tourner sur le tapis roulant. Ses valises, marquées

par un ruban rouge attachée à la poignée, sont aisément identifiables. Elle joue des coudes pour avoir sa place et être là à leur passage. Enfin voici une valise, l'autre la suit. Heureusement, un Monsieur d'un certain âge l'aide à les récupérer. Isabelle les pose sur un caddy et attend sagement le contrôle de douane où elle n'a rien de spécial à déclarer.

Derrière les portes vitrées, la foule des parents et amis s'agite à l'arrivée des passagers tandis qu'Isabelle se faufile pour trouver la sortie parmi les gens qui s'embrassent. Elle est certainement la seule à ne pas être attendue. Elle émerge au grand air dont elle aspire une bouffée en mettant les pieds sur le sol de France, sans un regret sur le pays qu'elle a quitté. Les taxis attendent les clients. Elle aborde la tête de file et murmure la destination à l'oreille du chauffeur qui hoche la tête en signe d'assentiment, alléché par une longue course. Le coffre se referme sur les valises et le taxi démarre. Isabelle frissonne dans ses vêtements légers de coton. Le soleil, caché par un brouillard de pollution, évoque l'atmosphère moite du climat équatorial, mais la chaleur en moins. Elle jette un regard distrait sur l'agglomération qu'elle aperçoit quand le taxi emprunte le périph où les voitures circulent à vive allure, malgré la limitation de vitesse. Son silence inquiète le chauffeur qui lance des regards discrets dans le rétroviseur pour voir si sa passagère ne manque de rien. Le petit chien dort sur ses genoux comme un bienheureux. Un bâillement laisse entendre qu'elle ne va pas tarder à sombrer dans le sommeil. En effet, sa tête s'alourdit, tombe sur une épaule et la voilà partie sur le siège moelleux, confortable qui lui donne l'illusion d'être dans un salon.

Au bout d'une heure trente le mouvement du véhicule l'éveille. Son subconscient l'avertit qu'elle approche du but. En effet, Albi dépassé, le taxi sort de l'autoroute rectiligne pour emprunter la nationale tortueuse et les virages s'enchaînant ont réveillé Isabelle qui tanguait à droite, à gauche.

Loin de l'agitation de la ville inhumaine, bruyante et de l'air pollué, s'étend à l'infini une région où la palette du peintre recèle

moins de couleurs que celles offertes par ce décor champêtre. En effet, les tons de roux dominant : les chevelures ocre des platanes, le rouge des vignes sur les coteaux, le jaune des champs moissonnés, le brun de la terre fraîchement retournée auquel les pousses de blé qui lèvent ajoutent leur vert pâle. Le béton, qui enlaidit les villes, n'agresse pas ici le sens de la vue. Les courbes harmonieuses du panorama et son vallonnement qui s'étend indéfiniment, offrent un spectacle apaisant, serein face auquel Isabelle se met à fredonner en sourdine le début des « Quatre saisons » de Vivaldi. La nature règne en ce cadre bucolique. Elle imagine le paysage, variant avec les saisons : blanc de neige l'hiver, reverdissant au printemps avec les talus pavoisés de boutons d'or, de coucous, de primevères et de marguerites sauvages tandis que les coquelicots déroulent leur tapis rouge en pâlisant d'un ton la couleur des bleuets. Pour en cueillir des brassées, comment faire un arrêt sur le bas-côté de la route sinueuse ? Le ronronnement du moteur, qui s'adoucit dans les virages, la ramène au présent. Il ne couvre pas les gazouillis d'oiseaux qu'elle perçoit en descendant la vitre. Le murmure du vent, dans les peupliers ou les feuilles des chênes, ajoute une note musicale à ce lieu qui défile trop vite, où elle voudrait demeurer éternellement dans la contemplation. En fermant les yeux, elle hume l'odeur de la campagne restée en sa mémoire après des années d'éloignement. Elle retrouve le parfum des foins coupés, des fleurs sauvages, du bétail et, présentement, celle nauséabonde du fumier épandu à la période des labours.

Le chauffeur lui dit :

– Vous voilà réveillée !

– Oui, le voyage de nuit m'avait fatiguée.

– Ah ! Quelle différence avec le Plat Pays où, sur des kilomètres ni monticule, ni arbre ne casse l'étendue parfaitement nivelée.

– Vous êtes ch'timi, vous devez être dépaysé ?

– Oui, et j'ai du mal à m'habituer. Et vous ?

– Je suis native de cette région que j’ai quittée pour travailler en Côte d’Ivoire où j’étais prof de français. J’avais envisagé de passer les premières années de ma retraite au soleil, mais de récents événements ont contrarié mes projets.

– Ah ! Y avait-il des troubles dont la télé ne nous aurait pas informés ?

– Non, pas plus que d’habitude. Je rentre pour des raisons personnelles que je préfère ne pas évoquer. Je regretterai beaucoup mes amis ivoiriens mais je dois virer de bord à présent.

Le chauffeur ne pose pas de questions.

Isabelle fuit le pays qui lui a enlevé l’époux avec qui elle aurait dû passer ses derniers jours. Le destin cruel en a décidé autrement et c’est pour vivre une aventure avec une jeune ivoirienne de seize ans qu’Isabelle a compris que son choix était sans appel. Au bout de trente-cinq ans de vie commune, il s’était rendu compte tardivement qu’elle n’était pas la femme de sa vie. Ils avaient terminé leur carrière à cinquante-cinq ans et projetaient de passer deux années en Côte d’Ivoire où ils louaient une somptueuse villa, entourée de manguiers, papayers, bananiers, au bord de la lagune. L’oisiveté, favorisée par la retraite, les amenait à se rendre à de nombreuses invitations de leurs amis ivoiriens. Ils étaient les rares Blancs à s’être fondus dans la population en voulant partager la vie des autochtones pour enrichir leur séjour qui ne se bornait pas, comme pour tant d’autres coopérants, à faire du CFA en vivant en circuit fermé. Cependant comme le papillon se brûle les ailes en s’approchant d’une lampe, l’intimité qu’ils avaient partagée avec les Ivoiriens leur fut fatale. Isabelle, qui n’a pas supporté l’affront, sans rien tenter pour le ramener à la raison, a fait ses valises précipitamment. Une femme trompée, profondément blessée, s’avère incontrôlable, elle se vengea en détruisant la collection de papillons et les objets personnels de Jean. Elle préfère oublier le geste malheureux qui réduisit à néant, en peu de temps, une collection de valeur qui représentait des heures et des heures de travail, de chasse à l’affût la nuit comme le jour. Jean y tenait

plus qu'à la prunelle de ses yeux. « En rentrant à la maison, après avoir déserté le domicile conjugal pour une nuit, il aura eu la désagréable surprise. Il n'a eu que ce qu'il méritait ! ». À présent, son cœur est doublement rempli d'amertume, d'abord par la trahison de Jean, ensuite par la destruction des lépidoptères qu'elle regrette. Elle avait participé à ses côtés à la chasse aux papillons, chacun avec son filet tentait, quand le soleil est au zénith, de capturer de merveilleuses espèces qui butinaient sur les orgueils de Chine. Ils posaient des pièges dans les arbres pour appâter avec des bananes pourries, ceux qui vivent à plusieurs mètres du sol hors d'atteinte des filets. Sans connaître les noms scientifiques des nombreuses variétés, elle s'attachait à leur beauté, à leurs couleurs vives. À présent, c'est du passé, mais elle n'est pas très fière de cette vacherie. Elle retourne à ses racines, en laissant derrière elle les jours heureux qu'ils ont partagés et se plonge dans l'observation du paysage.

Elle n'a jamais eu l'occasion d'admirer la nature parée des couleurs de l'automne puisque durant vingt années, elle quittait le Midi Pyrénées dès septembre pour la rentrée des classes. À l'encontre de la monotonie du Plat Pays, le spectacle se renouvelle à la sortie d'une courbe, dévoilant un vallon, une simple colline, un bassin de rétention d'eau pour abreuver le bétail, un bosquet, une forêt primitive. Des maisons isolées piquettent le tableau de points blancs, qu'elle imagine en hiver surmontées d'un panache de fumée. Une infinité de chemins y mènent, traçant leur réseau semblable à des veinules qui courent sous la peau. Les haies, plantées par les ancêtres, restent vivaces et quadrillent les champs aux formes géométriques. Une multitude de ruisseaux ont creusé le sol de profondes vallées qui donnent au paysage sa diversité. Cette région, propice aux randonnées, doit attirer les amateurs de dénivelés qu'ils soient marcheurs ou cyclistes. Il suffit d'observer pour être sous le charme, tous les sens en éveil. Seule une âme sensible apprécie le décor, quant à l'indifférent que vient-il faire ici où il n'a pas sa place ?

– Comment ai-je pu vivre hors de ce paradis aussi longtemps ?
Ce que j'avais imaginé était loin de la réalité.

– Oui, la campagne est belle, malheureusement je vis dans la banlieue de Toulouse.

Isabelle se souvient de la route rejoignant Yamoussoukro à Abidjan à travers la forêt impénétrable, où elle apercevait une tranchée de ciel bleu en levant la tête, une route entrecoupée de nids de poules invisibles dans l'ombre et redoutables pour les amortisseurs. Ils croisaient les mille kilos bondés de voyageurs, le toit surchargés de régimes de bananes et les camions grumiers roulant à des vitesses vertigineuses sans pouvoir s'arrêter. Elle revoyait les pistes de latérite qui menaient vers le Nord et l'état dans lequel ils sortaient de la voiture le visage et les cheveux teintés d'ocre rouge. En cet instant de découverte, les forêts, la savane ne lui manquent pas, ni les plantations de café, bananes, ananas, mais leurs images sont à jamais gravées dans son esprit.

Le paysage qui défile sous ses yeux témoigne de l'activité de l'homme dont la présence demeure invisible car il travaille la nuit. Elle se devine dans les terres fraîchement labourées, prêtes à recevoir la semence pour la récolte prochaine, dans un tracteur garé auprès d'une habitation, dans les troupeaux de bovins qui paissent dans les prés. Est révolu le temps où les bœufs se tuaient à la tâche en tirant la charrue poussée par le paysan. Terminée l'époque où des dizaines de personnes s'activaient dans les champs pour les semailles, les moissons. La mécanisation a soulagé le travail des bêtes et des hommes. Les chevaux de trait, à présent au repos, ne paraissent plus que sur les dépliants annonçant les fêtes de la ruralité où des figurants mettent en scène les travaux d'antan. Que ce soit à droite ou à gauche de la route, les parcelles cultivées, ceinturées d'arbres ou de haies vives qui jouxtent avec des prairies, ont l'aspect d'un patchwork savamment ouvragé. Songeuse, Isabelle ne peut s'empêcher de penser : que la France est belle !

Soudain le cadre s'anime. Des vaches dodues au pelage clair, ou roux, d'un pas nonchalant, le mufler à terre, paissent sur les

pentés. D'autres, rassasiées, ruminent derrière la clôture électrique auprès de l'abreuvoir, en regardant passer le taxi d'un air indifférent. Les zébus faméliques aux côtes saillant sous la peau tendue comme celle d'un tambour, leur envieraient cette herbe tendre et verte. Un troupeau de brebis traverse la route escorté du berger en quad. Leurs mamelles gonflées les pressent de rentrer à la bergerie pour la traite. Les chiens suivent pour remettre dans le droit chemin la brebis égarée.

Ce décor bucolique inspirerait un peintre de talent, pense-t-elle. En effet, rares sont les tableaux immortalisant des scènes champêtres respirant la sérénité et le bonheur de vivre. « Il faudra que je me mette à la peinture, décide-t-elle, tandis qu'elle constate : on vit ici à son rythme, paisiblement, le temps se déroule sans accroc comme un tapis roulant. Ni foule compacte, ni bouchon sur les routes, pas de queue dans les magasins, le stress n'existe pas. Quel bonheur de pouvoir terminer là ses jours. »

Isabelle commence à apprécier sa région natale.

– Vous avez de la famille ? Interroge le chauffeur.

– Oui, je vais retrouver ma fille. Elle aurait voulu partir pour des missions humanitaires dans les pays émergents, mais l'occasion ne s'est pas présentée. Alors, elle s'est établie dans la région où le manque de dentistes se fait cruellement sentir. Autant soigner ses compatriotes que les populations du Tiers Monde, tant pis pour le dépaysement qu'elle peut trouver lors d'un séjour pendant les congés !

– Oui, viendra le temps où nous nous ferons soigner par les vétérinaires, plus nombreux que les médecins ! C'est lamentable.

Isabelle approche du but du voyage. Le taxi ne traverse nul gros village pour y parvenir. Un dernier virage met fin au désert de verdure et l'agglomération surgit, comparable à l'oasis où le voyageur va trouver le nécessaire à son bien-être. La vue en plongée sur la petite ville lui donne l'apparence d'un gros lézard,

le centre étant le ventre, la tête et la queue les extrémités. Dans le brouillard qui ôte la clarté au jour, le ruban lumineux des lampadaires qui s'étire à l'infini fait imaginer une énorme agglomération. « Comme elle s'est étendue durant mon absence ! » Elle jouit d'une situation privilégiée au centre d'un triangle dont les trois sommets sont Rodez, Albi, Saint-Affrique, distantes d'une quarantaine de kilomètres. C'est pourquoi elle fait figure de petite ville par ses dimensions et par son feu de signalisation tricolore. Elle se souvient du feu tricolore qui faisait la fierté des habitants qui se prenaient pour des citadins, en snobant ceux des environs qu'ils nommaient péjorativement « paysans » pour leurs manières rustres, leur façon de s'habiller, leur patois, leur mode de vie dans des fermes où animaux et humains se côtoyaient.

En effet, en remontant le temps une cinquantaine d'années en arrière, Isabelle a le souvenir de la ferme traditionnelle d'aspect vieillot qui se composait généralement de trois bâtiments disposés en U ou côte à côte : le hangar, ouvert sur une face pour les instruments de travail, de l'autre côté, la grange et au milieu l'étable surmontée de la pièce à vivre. La cour boueuse où l'eau de pluie se mêlait au purin qui s'écoulait du tas de fumier était inévitable pour atteindre l'escalier extérieur, en pierres, qui menait à l'étage, dans la pièce principale, où la cheminée occupait une grande place. La marmite pendait à la crémaillère au-dessus d'un feu de grosses bûches, un emplacement creusé dans le mur servait de siège à l'aïeul qui l'alimentait. Dans un coin l'alcôve, une sorte de placard, dissimulait un lit. À travers les planches disjointes du sol, les occupants distinguaient les bêtes couchées en bas dans l'étable. La chaleur animale montait à l'étage, ainsi que les odeurs. Les poules arrogantes se juchaient sur la table sur laquelle la paysanne donnait un coup de balai de branches de genêts pour la débarrasser de leurs déjections lorsque le médecin cherchait un peu de place pour écrire son ordonnance. Les murs de la pièce principale, épais, aux ouvertures étroites pour empêcher le froid ou la chaleur de pénétrer, étaient noircis par la fumée ou par les crottes des nuées

de mouches attirées par les plis de saucisse et les jambons suspendus au plafond. Dans l'étable, les vaches, à l'arrière-train couvert de croûtes malodorantes, piétinaient dans la paille souillée en ruminant. Le paysan sortait le fumier quand sa couche atteignait une épaisseur impressionnante. L'étable servait aussi de cabinets d'aisance, où chacun se rendait pour les évacuations quotidiennes. Personne ne se plaignait de ce mode de vie rudimentaire.

Isabelle avait gardé l'image de la ferme où elle se rendait enfant, avec sa mère, pour acheter des œufs, des volailles, du fromage fabriqué sur place avec le lait de vache. Le caillé était tordu dans un torchon et mis au sel. C'étaient des produits frais, de bonne qualité. Trois ou quatre chiens furieux, qui défendaient leur territoire, les accueillait en montrant les crocs jusqu'à l'arrivée de la fermière qui les chassait vers la niche. En sabots, foulard noué sous le menton, vêtue d'un tablier aux grandes poches, elle demandait en patois ce que désirait sa mère qui n'en comprenait pas un mot. La transaction se terminait souvent à la cuisine où elle offrait une tasse de café, sur le bord de table recouverte d'une toile cirée collante. Les paysans, sous leurs airs bourrus, ont toujours été très accueillants.

Plus tard, l'électrification des campagnes apporta le confort en faisant entrer la lumière dans la ferme avec le poste de TSF qui donnait les nouvelles du pays en sortant le fermier de son isolement. Quand le récepteur tombait en panne, le réparateur y trouvait un nid de souris qui avaient rongé les fils. Les paysans, qui vivaient repliés sur eux-mêmes, ne se rendant que rarement à la ville, ne soupçonnaient pas qu'on put vivre autrement. Les jeunes, appelés pour le service militaire, eurent la chance de connaître d'autres lieux, de côtoyer des citadins de leur âge vivant différemment dans la modernité et leur esprit s'ouvrit sur le monde extérieur. Ils rentrèrent chez eux avec le désir d'améliorer leur quotidien.

Et le temps de la rénovation arriva. Depuis les années soixante, les fermes d'antan ont disparu, sans laisser ni ruines, ni

regrets. Le citoyen, en quête d'authenticité, est déçu de ne plus trouver l'habitat traditionnel de jadis. Les exploitants agricoles, qui ont vu leur situation s'améliorer, vivent à présent dans des habitations à l'équipement ultra moderne. Les appareils ménagers perfectionnés, le mobilier flambant neuf, les alentours aménagés en coquet jardin d'agrément, font oublier les fermes d'antan. Depuis, leurs habitants sont respectés, le terme de 'paysan' banni, ils sont appelés agriculteurs, éleveurs, exploitants agricoles, ils font vivre le commerce local et offrent des gîtes confortables aux estivants amoureux de la nature. En effet, Isabelle n'aperçoit que des maisons récentes dans le paysage.

Elle est impatiente de visiter le bourg de son enfance. Va-t-elle le trouver changé ? Il s'est étendu sur la route venant d'Albi où les lotissements remplacent les parcelles cultivées. À l'entrée, elle remarque le supermarché et la grande halle « le marché ovin » ; sinon, à part le clocher pointu de l'église, aucun bâtiment en béton ne domine.